Instant du loquor, instant du dire, instance de discours : du temps au sujet

Jacob's "Instant of Loquor", Lafont's "Instant of Speech", Benveniste's "Discourse Instance" : from Time to Subject

Jeanne-Marie Barbéris

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1070>

DOI : 10.4000/praxematique.1070

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 3 décembre 2008

Pagination : 87-110

ISBN : 978-2-36781-029-4

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Jeanne-Marie Barbéris, « Instant du loquor, instant du dire, instance de discours : du temps au sujet », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 51 | 2008, mis en ligne le 16 octobre 2013, consulté le 29 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1070> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.1070>

Instant du loquor, instant du dire, instance de discours : du temps au sujet

L'objet de cet article est d'explorer, en les comparant et en les confrontant, plusieurs conceptions de l'instant du dire : moment dont la nature demande immédiatement à être précisée. *Nunc* référé à l'instance de parole ? Instant de passage de la langue aux réalisations discursives ? Frontière sans épaisseur, qui se déplace à mesure que le flux de la parole ou de l'écriture se développe ?

De fait, cette transition ne peut être conçue comme un phénomène subi mécaniquement : elle y perdrait toute opérativité. Ce moment doit être habité et investi par une « pensée » (G. Guillaume) ou un « sujet » (dans des conceptions plus récentes). La possibilité d'une conception constructiviste du sujet, et du temps du langage, dépend de leur mise en relation. Le titre de l'article cite successivement l'*instant du loquor* (en référence à André Jacob), l'*instant du dire* (Robert Lafont), l'*instance de discours* (Émile Benveniste), pour baliser le futur parcours. Mais nous commencerons, en toute légitimité, par l'auteur de la psychomécanique du langage, Gustave Guillaume, dont les réflexions sur le temps du langage constituent une référence fondatrice et un point d'ancrage toujours actuel pour la question qui nous occupe.

1. Le langage et le temps, le temps du langage ¹

1.1. La psychomécanique du langage de Gustave Guillaume

1.1.1. *Instant du loquor*² et temps opératif

La linguistique guillaumienne repose sur une vision tensive des opérations permettant de construire le sens des énoncés. Selon cette conception, l'instant de transition entre langue et discours est sous-tendu par une profondeur opérative, qui lui donne sens, et en fait tout autre chose que la transition mécanique que nous évoquions, de manière critique, en introduction.

Pour Gustave Guillaume, l'actualisation suppose un *temps opératif* : un temps porteur des opérations permettant à la langue de transiter vers les réalisations discursives.

La pensée en action de langage exige réellement du temps. Il y a là un principe de grande portée en linguistique psychologique et en linguistique générale.
(Guillaume, 1929/1968 : 8)

Du même coup se trouve récusée la stricte partition entre synchronie et diachronie d'héritage saussurien. La linguistique historique, qui se contentait d'observer du dehors les transformations « mécaniques » du langage, doit faire place, pense le linguiste, à des explications de niveau supérieur, supposant un point d'observation non pas externe, mais interne au système des opérations. La position épistémologique qu'il préconise permet de dépasser le *voir d'observation* de la démarche historique en faveur d'un *voir de compréhension* : grâce à celui-ci, l'analyste peut tenter de saisir les cohérences internes au langage, un langage qui évolue de manière non aléatoire puisqu'il reconstruit sans cesse de nouveaux équilibres, en vue d'intégrer les modifications qui l'affectent. Dans cette perspective, toute prise de parole, dans l'instant du loquor, est prise de position dans une synchronie dynamique, où vient se verser un système en continuelle recomposition, avec ses

1. Écho d'un article de Robert Lafont, ainsi titré (1984/1991).

2. Pour référer au sujet traité dans cet article, nous nous autorisons à parler d'*instant du loquor*, ou d'*instant du dire*, recourant ainsi à deux conceptions qui, dans leurs fondements épistémologiques, et à partir de deux approches, celle de la philosophie, et celle de la linguistique, nous paraissent proches : celle d'André Jacob, et celle de la praxématique. Toute interprétation inappropriée du concept d'*instant du loquor* resterait bien entendu de notre fait.

tensions et ses déséquilibres, système dans lequel intervient, aussi peu que ce soit, le sujet parlant.

À travers ce recoupement entre synchronie et diachronie, inhérent à l'instance de parole, on peut déjà apercevoir un paradoxe, qu'on verra resurgir à tout moment dans la considération de l'instant du dire. Cet instant est nourri de ce qui, en un sens, n'est pas lui, mais qui, en un autre sens, le constitue. Car la dimension opérative du langage ne permet pas de concevoir l'instant du loquor autrement que comme le lieu de saisie de ce qui transite par lui, du mouvement continu dans lequel il opère une coupe. En particulier, dès le moment où le sujet qui habite l'instant du loquor est pris en compte, cet instant s'articule à une « prise » sur les opérations qui passent par lui, dont il nous faut tenter de préciser la nature.

Cette somme d'opérations transitant par le seuil de l'instant du loquor peut être identifiée à ce que Guillaume et à sa suite d'autres linguistiques, dont la praxématique, nomment *l'actualisation*¹. Actualisation portée par un *temps opératif*. Le temps opératif est, peut-on dire, l'arrière-plan opératif du dire, mais l'instant du dire repose sur l'aperception de cette mise en perspective de la langue en instanciation de discours.

Le concept de *chronogénèse* constituant l'un des plus importants apports de la linguistique guillaumienne, cette théorisation servira de guide introductif à notre exploration du seuil du dire à partir de la psychomécanique du langage.

La chronogénèse, comme on le sait, propose de rendre compte de la construction de l'image-temps selon trois moments successifs (ou chronothèses) : le temps *in posse* correspond à la vision liminale et la plus virtuelle du temps, offerte par le mode quasi-nominal (infinitif, participe présent et participe passé) ; le temps *in fieri* livre une image du temps en construction, et correspond au mode subjonctif ; enfin, le mode indicatif est celui qui livre l'image la plus élaborée, la plus construite du temps en français : c'est le temps *in esse*².

1. En linguistique praxématique, la notion d'actualisation est aussi inspirée des réflexions de Charles Bally.

2. Le conditionnel est intégré dans cette théorie au mode indicatif. Quant aux formes défectives de l'impératif, elles sont empruntées respectivement à l'indicatif présent (pour la plupart des verbes), et au subjonctif (pour les verbes comme *être*, *avoir*, *savoir*, *pouvoir*). C'est donc dans le cadre de ces différents modes que ces formes sont expliquées.

Cette théorie des modes nous permet d'illustrer la conception du temps du langage chez Guillaume, référée à un temps opératif concret. Conçu ainsi, l'instant de réalisation d'une « image-temps » (saisie selon une chronothèse *in posse*, *in fieri* ou *in esse*) est situé dans une dynamique constructive. Il faut supposer un temps de réalisation, aussi bref soit-il, qui puisse servir de support aux opérations constructives :

La représentation du temps en français est l'aboutissant d'une opération mentale extrêmement brève que le sujet parlant répète en lui chaque fois qu'il lui faut exprimer le temps. Autrement dit le sujet parlant, avant de pouvoir passer à l'expression du temps, est tenu d'en donner à lui-même une invariante représentation⁽³⁾.

(Guillaume, 1964 : 185)

Et la note (3) précise :

Si brève que soit cette opération de représentation — continuellement renouvelée et toujours identique à elle-même — elle a pour support un *temps opératif* réel, concret. Le principe énoncé ici est en linguistique¹ d'une importance capitale. (Ibid. : 185)

Dans l'école linguistique guillaumienne, ont surgi des débats, concernant la manière d'entendre la nature réelle, concrète, de ce temps. Le temps opératif s'est vu la plupart du temps interpréter comme un temps logique : celui de l'ordination des opérations. La successivité des chronothèses sur l'axe chronogénétique est alors dite de durée nulle, les différentes saisies sur l'axe étant censées livrer une ordination logique des modes entre eux, et non une dynamique opérative. Dans la publication collective consacrée à *La psychomécanique et les théories de l'énonciation* (1980 : 20), A. Joly et M.-J. Lerouge écrivent ainsi :

En effet, bien que la chronogénèse soit un procès instantané (l'intégralité du système est logé dans le cadre étroit de l'instant et, par conséquent, il ne faut pas plus de temps pour penser une forme indicative actualisante que pour penser une subjonctive virtualisante), elle ne s'en laisse pas moins analyser en instants de raison successifs : le propre d'un système est d'instituer des rapports cinétiques de consécution.

1. La leçon du texte original : « en linguiste », comporte une coquille.

Non que les auteurs nient l'existence d'un temps opératif¹. Mais ce temps bref serait toujours identique à lui-même, et non un temps organisateur *par sa texture même, à travers la successivité des étapes constructrices dont il est le support*.

Ce débat se poursuit dans le numéro des *Cahiers de praxématique* consacré en 1986 à « Praxématique et psychomécanique du langage », avec l'article de R. Valin, partisan d'une interprétation en termes de temps logique, « temps logiciel » (en référence à la métaphore de l'ordinateur), et celle d'A. Jacob, en faveur d'une approche expérientielle du temps du langage, fondée sur une conception phénoménologique du rapport du sujet humain au temps. C'est dans ce sens que nous préférons nous inscrire. Cependant, malgré cette option phénoménologique, et tout en rejetant énergiquement la définition du temps opératif comme « une fiction théorique — sans lieu ni énergie, temps purement abstrait — », A. Jacob postule un « temps ordinal et non métrique » (1986 : 19). Certes, le temps opératif ne saurait être directement mesuré (du moins en l'état actuel de nos connaissances), il ne saurait être à plus forte raison confondu avec le temps d'élocution — le temps du dire —, temps mesurable et de nature empirique. Mais nous pensons qu'il n'y a pas lieu d'écarter la dimension concrète de l'ordination des opérations, c'est-à-dire leur inscription dans des réseaux opératifs physiquement instanciés, selon des « parcours » — dont les linguistes sont loin de pouvoir rendre compte de manière assurée, mais dont il convient de ne pas idéaliser la nature.

Nous faisons donc pour notre part le choix d'une approche non dualiste, selon laquelle l'aspect concret des opérations ne peut se passer d'une ordination elle-même concrète². Renvoyer le temps opératif à une logique mentale, qui ne se déroulerait pas dans une successivité physiquement instanciée, repose, nous semble-t-il, sur une vision dualiste, vision conforme aux conceptions mentalistes de Guillaume lui-même.

Le temps opératif est donc ce qui conduit, dans une transition extrêmement brève et porteuse de sens, l'« avant » de la langue jusqu'au

1. La note 1 (qui s'articule au passage que nous venons de citer) insiste longuement sur l'existence d'un « substrat temporel » à toute opération, et cite la position de Guillaume à ce propos.

2. Cf. à ce sujet la discussion in BARBÉRIS et GARDÈS-MADRAY (1986 : 39). Pour une position qui semble sur ce point convergente avec la nôtre, cf. TOUSSAINT (1983).

seuil actuel du dire, le seuil du discours. Il permet de concevoir ce seuil, ainsi que nous y insistions dès le début de cet article, en fonction d'une profondeur opérative, sans laquelle l'instant du dire serait privé de toute pertinence.

1.1.2. *Le présent et la personne : deux éléments organisateurs de la saisie du temps*

Le rôle du présent

L'instant du loquor est étroitement articulé à une réflexion sur la nature du présent. Selon Guillaume, le passage de l'*in posse* à l'*in esse* consiste en une marche du large à l'étroit. Le mode quasi-nominal (*in posse*) livre un présent large, qui s'étrécit progressivement, jusqu'à ne représenter, dans l'*in esse*, qu'un instant séparateur, un présent étroit faisant frontière entre l'époque passée et l'époque future.

Or, la construction progressive des modes, vers une représentation de plus en plus précise et riche du temps, est à mettre en rapport avec l'introduction de la personne dans le verbe. Les visualisations cinétiques du temps, de plus en plus précises, qui caractérisent le mode subjonctif et le mode indicatif, interagissent en effet avec cette surveillance de la personne dans la morphologie du verbe (par sa flexion) et dans sa syntaxe (par l'association entre les pronoms clitiques sujets et le verbe) : formes et relations syntaxiques éminemment porteuses de sens.

Le mode quasi-nominal, mode non personnel, livre une représentation minimalement organisée du temps. L'association de la forme verbale avec la personne, au subjonctif et à l'indicatif, introduit en revanche une vision du temps habitée par une subjectivité. C'est cette subjectivité qui permet d'installer, dans la construction chronogénétique, une double orientation dans la fluence temporelle : vision afférente, en *descendance* (qui fait voir le temps arrivant vers le sujet qui le subit), et vision efférente, en *ascendance* (selon laquelle le temps est vu comme une carrière ouverte devant le sujet, tourné activement vers ses projets). L'expression du temps atteint sa plus parfaite explicitation au mode indicatif, grâce à la coupure instaurée par le présent déictique, au sein de l'écoulement temporel. Ce partage « crée » du même coup l'époque passée et l'époque future. Par position, le présent joue donc un rôle séparateur, origine de la tripartition du mode indicatif¹.

1. Selon Guillaume, le présent intervient aussi *par composition* dans l'organisation

La subjectivité, chez G. Guillaume, est étroitement liée à la vision du temps. C'est dans l'exposé de la chronogénèse (et non dans celui de la théorie de la personne), que le linguiste se livre à une véritable réflexion dans ce domaine ¹.

Saisie du temps objective /vs/ saisie subjective : dans quel sens entendre cette distinction ?

La vision descendante constitue pour Guillaume la saisie objective du temps par un sujet observateur passif, voyant venir à lui le cinétisme « irréversible » qui transforme le futur en passé. C'est ce qu'il nomme aussi « temps vrai ». La vision ascendante est en revanche à ses yeux la saisie proprement subjective, impliquant l'intervention du « moi personnel », et le déploiement dans le temps de « l'activité possible de ce moi personnel » (Guillaume, 1971 : 98).

C'est une représentation d'origine personnelle, emportant avec elle la subjectivité du moi pensant. Car le temps vrai, objectivement perçu, est descendant, et son cinétisme descendant, contrairement à l'expérience de caractère subjectif émanant de la personne, est irréversible.

(*Ibid.* : 98)

La visée ascendante du temps livre pour sa part une interprétation « imaginaire ». Une équation « subjectif = imaginaire » est donc posée, et de là, on est conduit à comprendre que cette visée est fallacieuse. Plus loin, cette impression se confirme, lorsque le temps ascendant est défini comme « une commodité qu'elle [la personne pensante] se donne à elle-même » (*ibid.* : 99). C'est « une visualisation qui n'existe que par un abandon, au bénéfice d'une subjectivité personnelle, de la considération vraie et objective du temps ».

Ici se révèle un point d'articulation fort intéressant, car l'instant du loquor, où se positionne la visée du sujet sur le temps, constitue le point de rencontre et de mise en tension entre les deux visualisa-

du mode indicatif, en raison de sa constitution par addition de deux chronotypes, α et ω , porteurs respectivement d'incidence (temps arrivant), et de décadence (temps arrivé). Point que nous ne pourrions développer ici (pour une présentation, cf. entre autres GUILLAUME, 1971 : 93 *sqq.*). Sur la question de l'articulation entre incidence et ascendance, décadence et descendance, dans une perspective praxématique, cf. BRES (1997 : 85).

1. Il est significatif à cet égard que la théorie de la personne de Guillaume ne pose pas centralement la question de la subjectivité et de l'intersubjectivité dans le langage, et préfère privilégier, comme position fondatrice, la « personne dont il est parlé » (GUILLAUME, 1987).

tions antagonistes, en ascendance et en descendance. Faut-il, comme le laisse entendre Guillaume, voir dans l'ascendance une facilité que le sujet se donne, et en somme une prise sur le temps dont il se flatte, plus qu'il n'en dispose ? Il nous semble en tout cas que les deux visualisations ne sont pas semblables : elles ne présentent pas de symétrie, ni d'équilibre entre les « forces » qui impulsent le flux temporel en deux sens contraires. Nous aurons occasion de reprendre cette question des visions orientées du temps, dans le cadre des réflexions philosophiques d'A. Jacob sur le rapport entre temps et sujet, puis dans le cadre de l'approche praxématique, qui sur ce chapitre se situe partiellement dans le prolongement de la pensée guillaumienne, tout en proposant des vues qui lui sont spécifiques.

1.2. Émile Benveniste, l'énonciation et l'instance de discours

1.2.1. Présent et instance de discours

Benveniste réfère sa conception du temps linguistique à la notion d'*instance de discours*, dont il fait usage à maintes reprises dans ses publications, comme on le constate en parcourant ses deux volumes des *Problèmes de linguistique générale*. Les *instances de discours* sont définies comme :

[...] les actes discrets et chaque fois uniques par lesquels la langue est actualisée en parole par un locuteur. (1966 : 251)

On pourrait donc parler à leur propos d'*actualisations* (d'autant que le terme *actualisée* apparaît dans la définition), ou plutôt, de *retombées*, dans l'énoncé, d'un *parcours d'actualisation* (on verra tout à l'heure que cette distinction a du sens).

La formule ne recouvre plus une notion strictement temporelle, puisqu'elle implique l'acte de langage d'un *locuteur* (mettant en jeu une subjectivité en tant que présence instanciée spatialement). Elle est étroitement liée à la notion d'*énonciation* chez Benveniste, comme nous le confirme Ono (2007 : 77), qui constate la co-occurrence fréquente des termes *instance de discours* et *énonciation* dans les travaux du linguiste.

L'instance de discours est au cœur de la conception sui-réflexive de l'énonciation promue par Benveniste : la parole est référée au *hic et nunc* de sa production, et à celui qui la prend en charge. Les

embrayeurs temporels et personnels renvoient à leur instance de discours en vue de récupérer leur référence — mais aussi, plus profondément, pour refonder et en même temps remettre en jeu, à chaque instance de discours, le sujet qui s’y dit, entre labilité et permanence.

Concernant le présent, nous nous référerons en particulier à l’article « Le langage et l’expérience humaine » (Benveniste, 1974 : 73).

C’est par la langue que se manifeste l’expérience humaine du temps [...].

Le *temps linguistique* (opposé en cela au temps physique, et au temps chronique des calendriers) a pour propriété originale d’être « organiquement lié à l’exercice de la parole » : « il se définit et s’ordonne comme fonction du discours ». Mais aussi, comme le manifeste la phrase qu’on vient de citer, le temps linguistique est indissociable de sa dimension anthropologique.

Ce temps a son centre — un centre générateur et axial ensemble — dans le *présent* de l’instance de parole. Chaque fois qu’un locuteur emploie une forme grammaticale de « présent » (ou son équivalent), il situe l’événement comme contemporain de l’instance de discours qui le mentionne. (*Ibid.* : 73)

Le mérite revient à Benveniste d’avoir saisi et montré le rapport dialectique entre les unités de langage de nature déictique et ce avec quoi elles interagissent dans le monde. Il écarte une conception instrumentale du langage, selon laquelle les unités linguistiques seraient des outils inertes, destinés à véhiculer un sens préconstruit dans la pensée, et un sujet comme conscience auto-fondée. Prenant le contrepied de cette conception, il insiste sur la dimension co-fondatrice des mots et de la saisie du monde, particulièrement lorsqu’il s’agit des unités destinée à promouvoir la « subjectivité dans le langage », les pronoms personnels.

Le rapprochement entre la théorie des pronoms personnels, et celle du présent linguistique, est ici indispensable, pour bien saisir l’unité de la pensée de Benveniste. Reprenons quelques-unes des formules souvent citées dans « De la subjectivité dans le langage » :

C'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme *sujet* ; parce que le langage seul fonde en réalité, dans *sa* réalité qui est celle de l'être, le concept d'« ego ».

La subjectivité dont nous traitons ici est la capacité du locuteur à se poser comme « sujet » [...]. Est « ego » qui *dit* « ego ».

(Benveniste, 1966 : 259)

Le parallélisme des définitions, entre deixis temporelle d'une part, et deixis personnelle de l'autre, est frappant, avec un privilège accordé cependant à la fondation de la subjectivité dans et par le langage.

Mais le parallélisme des définitions s'explique aussi par l'interconnexion entre les différentes composantes de l'appareil énonciatif, tel que le définit Benveniste.

L'explication du présent doit en effet se concevoir au sein de « l'appareil formel de l'énonciation » (Benveniste, 1974) : appareil qui se caractérise par la corrélation entre spécifications temporelles, subjectives et spatiales (pronoms de première et deuxième personne, déictiques spatiaux et temporels, présent déictique), toutes unités qui elles-mêmes se définissent par rapport à leur instance de discours. La conception du présent chez Benveniste est tributaire par ailleurs de son insertion dans le plan d'énonciation du discours (1966 : 237 *sqq.*), défini par une corrélation privilégiée entre le présent déictique et les personnes du dialogue. Cela n'est pas sans rapport avec la corrélation soulignée par Guillaume entre verbe et personne. Mais le rapport est saisi à un niveau différent, et dans un esprit également bien différent.

En effet, alors que Guillaume privilégie dans sa théorie la saisie de l'expérience temporelle par le langage, avec Benveniste, le point de vue s'inverse, et le privilège est accordé à la théorie de l'énonciation, et, au cœur de celle-ci, à son responsable, le sujet de l'énonciation, étroitement lié à son partenaire dans la relation de dialogue — car la théorisation de Benveniste est fortement intersubjective¹.

1.2.2. *L'instance de discours, entre présent et présence*

Benveniste opère explicitement le rapprochement entre présent et présence lorsqu'il écrit que le présent « est cette présence au monde que l'acte d'énonciation rend seul possible » (1974 : 83). De plus, au-delà de la labilité de l'instant, propre à chaque *nunc*, le présent, dans la

1. L'article « De la subjectivité dans le langage » (1966), en particulier, est très explicite sur ce point.

mesure où il se renouvelle à chaque production de discours, est aussi « ce présent continu, coextensif à notre présence propre », qui « permet d'imprimer dans la conscience le sentiment d'une continuité que nous appelons "temps" ». C'est là à notre avis un des apports originaux de Benveniste à la réflexion sur la saisie linguistique du temps. On y trouve une tentative de saisir positivement (en ascendance ?) l'interaction entre subjectivité et temporalité — en vue de concevoir comment le sujet peut échapper à la labilité, à travers le renouvellement du « je » qui le pose d'instance en instance. Question que se poseront à leur tour les philosophes, A. Jacob tout d'abord (cf. ci-dessous, 1.3), et aussi Ricœur (1990).

Chez Benveniste, l'intersection entre les deux notions, *présence* et *présent*, réside d'abord dans la polysémie du terme d'*instance de discours*. Le terme est doublement « ancré », en raison de son étymon *in-stare*, « se tenir dans ». L'in-stance peut se situer dans l'espace, ou dans le temps :

1. Pesée en faveur du sens temporel : en langue française, le rapprochement paronymique entre *instance* et *instant* s'impose¹.
2. Mais aussi, pesée en faveur d'une présence spatialisée : *instance* peut désigner un être moral, un corps constitué détenant une autorité (partic. un tribunal). Dans la topique freudienne, le terme désigne chacune des parties de l'appareil psychique (*moi*, *ça* et *surmoi*). Il n'est pas exclu que Benveniste s'y réfère, puisqu'il a lu Freud, et a consacré une étude à « la fonction du langage dans la découverte freudienne » (1966 : 75-87).

Après cette nécessaire mise en perspective de l'*instance de discours*, qui donne un aperçu de la complexité des rapports entre sujet et temps, que peut-on dire, spécifiquement, sur les propositions de Benveniste concernant la nature du présent linguistique ? Peut-on conclure qu'on retrouve, dans l'instance de discours, l'instant du loquor, avec la profondeur temporelle qu'il suppose — mais un instant du loquor « enrichi » des vues de Benveniste sur l'énonciation et sur la subjectivité dans le langage ? Nous ne le croyons pas.

L'instant demeure chez Benveniste, de manière beaucoup plus « plate », le *nunc* de l'énonciation. Si on veut trouver une dimension opérative

1. Le *tempus instans* désignait déjà, chez Quintilien, le temps présent, comme nous l'apprend COQUET (1997 : 78).

dans la notion d'instance de discours, c'est plutôt dans la relation dynamique que pose le linguiste entre le sujet de parole et son autre qu'il faut la chercher : dans cet espacement, dans ce décalage et dans cette relation. Ce n'est pas dans la dimension proprement temporelle de l'instance de discours ¹.

Le modèle de Benveniste nous paraît donc dénué de la dynamique que comporte à nos yeux le concept d'*actualisation*. L'actualisation : concept utilisé par Guillaume, et que la linguistique praxématique retravaille, le plaçant au centre de son dispositif d'explication (Barbérís & al., 1998, et ici même, section 2 ²).

Avec la problématique de l'énonciation élaborée par Benveniste, la réflexion linguistique progresse, mais conjointement, elle abandonne les avancées permises par la pensée guillaumienne. Apports : la reconnaissance de la fonction référentielle du langage (que Benveniste relie à la problématique de l'énonciation), et l'importance accordée à l'articulation dialectique entre le message et les instances de l'énonciation. Régression : l'analyse linguistique, enfermée dans l'immanence du *nunc*, a perdu son opérativité ³. La conversion entre langue et discours est conçue comme un changement radical d'ordre de réalité et une rupture ; mais l'« amont » de cette conversion n'a pas été pensé de manière processuelle.

1. Sur la notion d'énonciation chez Benveniste, nous renvoyons à la très bonne étude de Ono (2007). Nous ne suivons cependant pas les tentatives de l'auteur pour instaurer de la dynamique temporelle dans le système benvenistien. Cette dimension temporelle serait selon Ono dans la phrase, car « l'idée de syntagmation implique déjà une certaine temporalité » (*ibid.* : 71). C'est beaucoup accorder à la pensée du linguiste. Nous ne trouvons pas, pour notre part, dans les textes de Benveniste, que la phrase soit posée à l'intérieur d'une dynamique temporelle. De plus, la phrase, chez Benveniste, est uniquement un fait de discours — ce qui nous fait sortir de toute manière de la notion d'actualisation, qui se situe en antériorité du discours.

2. Il est à noter cependant que le terme d'*actualisation* est employé fréquemment par Benveniste. Mais il signifie l'apparition des formes dans l'énoncé, en vertu d'une brusque *conversion* qui survient, de la langue au discours. Langue et discours appartiennent selon Benveniste à deux ordres de réalité distincts. Entrer dans le discours, c'est entrer dans un « autre univers » (1966 : 129). Il y insiste plusieurs fois (1966 : 128, 130). Il n'y a pas transition (ce que suppose l'actualisation telle que nous entendons la définir), mais conversion (1974 : 82).

3. Par ailleurs, la définition étroitement immanente et déictique du présent ne permet plus de saisir la complexité des emplois de ce temps, qui est loin de présenter dans toutes ses occurrences une association privilégiée avec la palette des embrayeurs.

Les réflexions d'André Jacob sur *Temps et langage* ont en revanche contribué à promouvoir une conception de l'instant du dire qui soit à la fois pleinement inscrite dans une dynamique de nature temporelle, tout en affirmant l'inscription d'un sujet à l'intérieur de la construction du temps, et cela, de manière de plus en plus affirmée. Nous placerons donc sa conception à l'intersection du présent et de la présence, dont nous mentionnions tout à l'heure l'émergence dans la notion d'instance de discours de Benveniste, tout en signifiant les limitations que nous y apercevions.

1.3. Les apports d'André Jacob : de la philosophie aux sciences du langage

1.3.1. *Le sujet et le temps*

André Jacob, dans son ouvrage *Temps et langage* (1967/1992), ainsi que dans l'ouvrage de 1970 consacré aux apports théoriques de G. Guillaume et à la « portée anthropo-logique du langage », approfondit les implications philosophiques de la pensée guillaumienne grâce à la notion de *synchronie opérative*. L'*instant du loquor*¹ postule une synchronie qui n'est pas simple coupe dans l'expérience d'un sujet pris dans le flux universel du temps, mais instant porteur du dynamisme des opérations d'actualisation. À l'intérieur de cet instant s'inscrit donc la perception du système linguistique par le sujet parlant. Cela à deux points de vue :

1. *l'instant du loquor* est, tout d'abord, l'instant porteur de toute la profondeur des potentialités de la langue. C'est « l'instant de conscience vive dans lequel tient la langue » — selon la formule de Guillaume. Vision quelque peu paradoxale, puisque cette totalité virtuelle ne peut jamais être actualisée, mais n'existe que comme *actualisable*. Elle ouvre sur une aperception extrêmement brève de la profondeur des potentialités du pouvoir-dire.
2. *L'instant du loquor* peut aussi être envisagé comme *instant du dire*, moment d'émergence ponctuelle, moment de réalisation, dans le discours, de telle ou telle des potentialités de la langue.

Cependant, il ne s'agit pas là seulement d'une transition de la langue au discours. Le franchissement du seuil du dire est à chaque fois un

1. Sur l'instant du loquor, cf. JACOB (1967/1992 : 284 *sqq.*).

moment de fondation de la part du sujet parlant, puisque celui-ci y inscrit une interprétation de son expérience, et une prise sur le langage, dans le moment même où il l'actualise.

À travers l'instant du loquor, A. Jacob est conduit à définir la structuration du sujet parlant en tant que « dialectique entre l'instance et la constance » (1967/1992 : 374). Soulignant le caractère fondateur de cet instant « micro-temporellement organisé, qui est précisément celui du Dire », A. Jacob ajoute :

Seule la négativité de la langue, marquant le moment de potentialisation du sujet, permet de concilier les exigences contraires de conservation et de changement inhérentes à la pensée, c'est-à-dire l'identité vis-à-vis de soi-même et l'action vis-à-vis de l'extérieur. *L'instant du loquor* n'est pas autre chose que la spécification linguistique du Cogito cartésien, avec les déterminations temporelles qu'il est susceptible de lui apporter. (Jacob, 1967/1992 : 289)

L'aspect fondateur de l'instant du loquor est également formulé et fortement valorisé dans la réflexion de Lafont dans *Le travail et la langue* (1978). Mais il se trouve placé alors dans une perspective résolument énonciative : *Je parle, donc je suis* (Lafont, 1978 : 177 et 187). La parole fonde et atteste le sujet comme être-au-monde, comme *présence*, alors que Jacob, dans les deux ouvrages pré-cités, se centre sur l'interaction entre temps et subjectivité.

Dans la citation qu'on vient de lire plus haut, le philosophe met pour sa part en lumière la « négativité de la langue », et le « moment de potentialisation du sujet », c'est-à-dire la dimension opérative de l'instant du loquor. Autrement dit, l'aspect fondateur de la langue comme potentialité.

Avec les travaux philosophiques d'A. Jacob, la linguistique opérative de Guillaume s'enrichit de considérations nouvelles sur la constructivité du sujet, en tant qu'il se trouve engagé dans une expérience temporelle porteuse de sens. Cette vision anthropologique est référée à la présence d'un sujet à la fois porté par le temps, mais surtout, porteur en lui de l'expérience du temps à travers la saisie qu'en donne le langage. Jacob souligne en effet la réflexivité que permet de fonder l'accès au langage pour chaque être de parole, à travers l'institution de la langue en *chacun* (Jacob, 1970 : 122).

1.3.2. *Un philosophe en dialogue avec les théories énonciatives*

Dans la préface à la deuxième édition (1992) de *Temps et langage*, en réaction contre « l'orientation toujours plus diachronique du linguiste inspirateur » (Guillaume, bien sûr), Jacob tient à poser fermement le rôle central que doit occuper une théorie du Sujet, et la prééminence de la synchronie, où se situent les instants des « je parle » fondateurs, sur la diachronie (1967/1992 : XVIII). On voit là une attention plus centrale portée, dans la pensée du philosophe, au sujet d'énonciation, et au *hic et nunc* de cette énonciation, où se noue l'attestation et l'auto-fondation du sujet dans sa parole.

Nous nous retrouvons ici à nouveau placés devant l'articulation sensible signalée à propos de l'instance de discours. Structure temporelle, ou structure spatiale du sujet ? *Présent* porteur d'une synchronie opérative, ou *présence* mise en jeu dans l'être-là ? Ou bien encore, version « articulée » des deux dimensions, donnant leur part aux déterminations à la fois temporelles et spatiales ? C'est celle que propose Jacob en 1986. Nous citons :

Si des procès ont lieu, le lieu en question n'est pas un lieu physique pré-supposé mais le lieu symbolique qu'ils ouvrent : celui où des schèmes relaient des mouvements (physiques ou physiologiques) en promouvant un espace-temps linguistique. En ce sens le temps opératif pourrait être compris comme espace-temps du sujet parlant. Inséparable de l'énergie qui s'y déploie — qui est aussi essentielle à l'opération qu'à l'action — mais en correspondant très exactement à la puissance linguistique sans laquelle il n'y aurait pas d'acte de langage.

(Jacob, 1986 : 23)

Dans le même article, parlant de sa définition de l'Instant, il souligne « le caractère fondateur du langage par rapport à l'expérience sensible ». Et il poursuit :

En ce sens ce n'est pas un instant pur et simple mais une instance, telle que l'assignait au discours Benveniste. C'est pourquoi, comme nous l'avons suggéré, l'on pourrait parler d'espace-temps opératif, avec ses schèmes — virtualisations déterminant des systèmes réactualisables pour ouvrir des discours.

(*Ibid.* : 24)

[...] C'est pourquoi cette instance opérative est coextensive au sujet lui-même.

(*Ibid.* : 25)

Ce rapprochement avec la position de Benveniste, auquel fait référence la notion d'*instance*, constitue cette version « articulée » à laquelle nous faisons allusion, où le sujet se trouve à la croisée d'un « espace-temps opératif », et émerge de cette double dimension. Mais nous pensons que le dialogue avec les propositions de la praxématique est aussi pour quelque chose dans le déplacement plus résolu de la pensée du philosophe en direction de l'espace-temps opératif. C'est, à deux reprises, dans un moment où Jacob se trouve en débat avec la pensée lafontienne, qu'on voit émerger les propositions que nous venons de formuler : en 1986, à l'occasion du numéro de revue consacré à *Praxématique et psychomécanique du langage*, et dans la nouvelle préface de *Temps et langage* (1992), lorsque le philosophe resitue et réactualise sa pensée à l'horizon des années 1990.

2. L'actualisation : temps, espace, sujet

Élaborer une théorie linguistique dynamique et opérative, tout en prenant en compte les apports des théories énonciatives concernant la subjectivité dans le langage et la dialectique du langage avec le réel : un certain nombre de linguistiques ont tenté de s'inscrire dans ce double objectif, au nombre desquelles, la linguistique praxématique¹.

Concernant le temps du langage, il nous semble que la praxématique a gagné à se confronter aux observations de la production orale de la parole, et à l'inscription temporelle de cette production. N'est-ce pas dans l'exercice de la parole, et particulièrement dans l'exercice de ses formes engagées le plus dynamiquement dans l'acte de langage (formes de l'interaction orale, nouvelles formes de discours émergentes et non normées) que se révèle le mieux la *synchronie opérative* dont les travaux de Guillaume et d'A. Jacob ont souligné l'importance ?

1. Parmi les linguistiques dynamiques, la Cognitive Grammar de Ronald Langacker (1990) mériterait à coup sûr un développement, compte tenu du sujet traité dans cet article ; nous y avons renoncé faute de place. Mentionnons simplement l'usage explicatif stimulant de la notion de *processing time* (temps de conceptualisation) par Langacker : la notion peut être rapprochée de celle de temps opératif. Les conceptions de la Cognitive Grammar concernant l'opposition *subjectivity/objectivity* (1990 : 128 *sqq.*) sont aussi en rapport avec la question de la subjectivité prise en compte dans cet article. *A priori* déroutante pour le point de vue européen, cette opposition permet selon nous de penser la dimension empathique et pré-réflexive de la subjectivité, dont nous avons proposé nous-même une version émergente, inscrite dans un processus d'actualisation, une topogénèse subjective (BARBÉRIS, 1998).

2.1. Le temps opératif et ses développements en linguistique praxématique

2.1.1. À dire, dire et dit

La notion de temps opératif se voit réinvestie en praxématique par la linguistique de l'oral, et la prise en compte des études psycholinguistiques sur le temps de construction du message. Les recherches, dès les années 1980, s'adossent en effet à d'abondants corpus, et à des enquêtes en milieu industriel et en milieu urbain. Confrontée à l'analyse de discours authentiques en situation d'interview, la théorie tente d'en rendre compte par un modèle dynamique. Le temps du langage est envisagé à travers trois instances superposées et décalées, reliées entre elles par une sorte de tuilage : temps de l'à dire, temps du dire et temps du dit (Lafont, 1984, Barbéris & Gardès-Madray, 1986).

Les opérations d'actualisation de la parole sont conçues à l'intérieur de trois moments corrélés : *l'à dire* correspond au temps d'élaboration du message, *le dire* se situe dans le temps d'élocution-extériorisation de ce message, et *le dit*, dans le temps d'enregistrement en mémoire (mémoire à court terme et à plus long terme). Moments corrélés et superposés puisque, par exemple, *le contact entre mémoire (dit) et prévision (à dire)* doit être sans cesse maintenu pour que se maintienne la cohérence du discours. Faute de quoi on « perd le fil » : le fil du dit déjà prononcé, et sans lequel l'à dire ne peut continuer à se construire. La superposition dynamique des trois niveaux opératifs est également sensible dans les phénomènes de ratage, comme par exemple dans ce ratage par anticipation :

J'ai fait le mat- le ménage ce matin (la première ébauche interrompue anticipait *matin*).

On retrouve, dans les observations du « chantier de la parole », le paradoxe souligné d'entrée, concernant l'instant du loquor : il se nourrit de « ce qui n'est pas lui », de ce qui l'excède et lui permet d'être — au point qu'on trouve parfois dans le *nunc* de la parole en train de se dire ce qui devrait n'être encore qu'une virtualité (lapsus par anticipation), ou n'être plus qu'une parole « dépassée » (lapsus par permanence d'une syllabe/d'un mot déjà prononcé). Les conflits de programmation (mots ou phrases-valises, mélanges entre deux programmes de phrase entre lesquels le locuteur n'a pas réussi à faire le tri dans son à dire), sont

aussi des traces d'opérations, dont le « jeu » imparfait révèle les mécanismes de la parole (Barbérís, 1991, Barbérís & Maurer, 1997).

Seul le dire est enregistrable sur un support qui le fixe, et observable à partir de cette fixation. L'à dire et le dit ne sont que d'existence mentale, reposant sur des processus physiques internes qui les maintiennent, aujourd'hui encore, largement hors de portée de l'observation, malgré les avancées des neurosciences, ou les observations indirectes effectuées par les psycholinguistes.

Mais si le *dire* comme *moment fonctionnel* où se produit l'élocution est bien observable, en tant que suite de phonèmes et de pauses qui s'extériorisent progressivement, *l'instant du dire*, à proprement parler, est un *moment opératif* qui échappe à l'observation. Étant le propre d'une subjectivité qui se vit dans l'instant de profération de sa parole, et qui demeure corrélée à l'opérativité qu'elle porte en elle, l'instant du dire demeure inconnaissable du linguiste. Celui-ci peut seulement observer des faits empiriques, et faire quelques hypothèses à partir des observables, le tout restant très en retrait des potentialités immenses mises en jeu dans l'instant du dire — l'instant du loquor.

1. Cette profondeur se nourrit de l'intentionnalité et des visées, dont la source est la *relation intersubjective, et interactive*, au principe de tout discours — même monologal. Car, ainsi que le mentionnait déjà Benveniste (1974 : 85), l'autre (singulier ou collectif), s'il n'est pas concrètement là, le demeure, au plan de l'imaginaire, dans l'hétérogénéité propre à tout discours. Après les travaux consacrés à la théorie du sujet et à la théorie de la personne (Gardès-Madray & Lafont, 1976, Lafont, 1978), et aux manifestations de la dialectique intersubjective en discours (par ex. Barbérís & Gardès-Madray, 1986) les travaux développés depuis le début des années 1990 en praxématique sur la question du dialogisme ont amplement illustré et problématisé cette dimension ¹.
2. L'instant du dire est animé aussi d'orientations prenant leur source dans la vision subjective du temps en *ascendance*, et en *descendance*, dont nous avons fait la présentation dans le cadre de la conception guillaumienne (section 1.1). Ce que nous nommons ci-dessus *mémoire* et *prévision* constitue une

1. Cf. les différentes entrées consacrées au dialogisme in DÉTRIE & al. (2001).

autre version (plus précise, et située au plan psycholinguistique) de cette double orientation. Cependant, ces deux derniers termes mettent plutôt l'accent sur l'aspect fonctionnel du langage, alors qu'ascendance et descendance en soulignent l'appréhension phénoménologique, dont nous reprenons ici l'examen.

2.1.2. *Descendance et reprise en ascendance du temps : une cassure et un retournement à l'intérieur de l'instant du dire*

Nous avons reconnu au début de cet article que les deux appréhensions de la fluence du temps ne sont pas du même ordre. Nous dirons, articulant les réflexions de la praxématique sur la subjectivité, à celles sur l'expression linguistique du temps, que l'ascendance constitue une inversion du subir en agir, et par là, un point de cassure dans l'expérience temporelle. Le sujet qui investit cette expérience « retourne » le temps subi comme destin (celui du temps descendant), pour le faire sien, et y inscrire ses actions, ainsi que les mises en récit de son expérience. Nous pouvons reprendre ici les analyses linguistiques de Bres (1994) sur la notion de *mise en ascendance du récit*¹.

L'appréhension active — *ascendante* — (du passé en direction du futur) est la réponse que l'homme trouve dans sa praxis à la fluence *descendante* (du futur vers le passé), qu'il éprouve en tant qu'être-au-monde : faire de cela même qui le détruit un outil de sa construction.
(Bres, 1997 : 78-79)

Cette observation de la dialectique entre l'agir et le subir dans l'expérience du temps permet d'approfondir la problématique des ratages mentionnée ci-dessus, et par là, de *situer la dialectique ascendance/descendance dans l'instant du loquor*. Cette discussion finale nous permettra de donner un éclairage différent, selon le point de vue praxématique, à la question laissée en suspens dans la conclusion provisoire de la section 1.1.2, où nous traitons de la conception guillaumienne du couple ascendance/descendance.

1. Théorisation linguistique inspirée des réflexions de Ricœur sur temps et récit. Par la suite, Ricœur a également posé le récit comme expérience décisive dans la construction du *soi-même* — de l'ipsité personnelle (RICŒUR, 1990) : où l'on voit que temps et sujet se définissent dans une relation dialectique.

3. En guise de conclusion : position active /vs/ position dépressive dans la production du discours

3.1. Le temps linguistique et ses fondements anthropologiques

Le sujet qui vit le temps en descendance le voit « venir à lui », avec le cortège d'événements qui « lui arrivent » : il ne peut qu'en éprouver la pesée, dans une vision dépressive du temps. Cette expérience phénoménologique n'est pas selon nous, comme le voulait Guillaume, la « vision vraie » du temps, qui serait construite grâce à une contemplation philosophique objective. Cet idéal d'une contemplation philosophique posée en transcendance constitue un fond très constant et très fort dans la posture scientifique guillaumienne. Mais, dans la question qui nous occupe, loin de recourir à une *époque* faisant abstraction de tout point de vue — le linguiste accorde indûment un privilège à l'une de deux saisies linguistiques du temps : la vision subie. Or, le temps linguistique est un temps humain, et n'a de sens que par rapport à ce fondement, ainsi que le rappelait Benveniste. Malgré les immenses apports de Guillaume, sur le chapitre de la construction du temps dans le langage et dans la langue, nous ne le suivrons donc pas, dans ce qui nous apparaît, non comme un évidence, mais du moins comme une vision biaisée de la dimension anthropologique du couple ascendance/descendance. Concluons à présent sur le programme annoncé :

3.2. La dialectique ascendance/descendance dans l'instant du dire

La notion d'instant du dire permet de saisir la construction de la parole sur un seuil, infinitésimal, mais où se jouent tant de choses, et cela de manière constante, répétée, dans la progression de la parole. Cette construction se joue en particulier sur l'articulation — et la tension — entre ascendance et ascendance.

Les tâtonnements, les hésitations, les « réparations », sont inhérents à la production du discours, et sont le signe même de la dimension constructiviste du sujet, et du temps du langage. Ce n'est que dans un à-peu-près assez trompeur que nous avons parlé tout à l'heure de ratages, à propos des phénomènes d'ajustage consubstantiels à la production orale — les ratures, corrections, et les interruptions de l'écriture, en étant le pendant, dans l'activité graphique. Les prétendus « ratages »

peuvent donc sous-tendre, tout aussi bien, une réussite du projet de parole. Il faut pour cela que le temps du langage, dans lequel se vit le sujet parlant/écrivain, soit investi positivement, activement, c'est-à-dire, en ascendance. Les réparations et reformulations, les hésitations avec leurs pauses remplies, et leurs rythmes bien cadencés, ne sont jamais que le tissu fondamental de la productivité de l'oral. Il en est de même de la prolifération joyeuse des ratures et des corrections dans l'activité graphique — signe même de la progression de l'écriture, du combat du sujet écrivain en vue de la conquête des territoires du discours.

Qu'en est-il dans ce que nous nommions la version dépressive de la production du discours — en descendance ? À l'oral, le locuteur subit la durée des micro-silences du dialogue comme des menaces, des signes de l'ange qui passe : c'est le danger du dédire — de la parole qui s'enlise, tombe en panne et revient sur elle-même — ou la peur du mal-dire. Les remplissages d'hésitation, saisis en descendance, sont vécus comme symptômes d'un malaise dans la parole. À l'écrit, l'angoisse de la feuille blanche, la réécriture indéfinie d'une même phrase (drame existentiel que Camus illustre dans un des personnages de *La Peste*), ou d'un manuscrit jamais terminé, nous donnent aussi une idée de cette position dépressive. Beckett, à travers son œuvre romanesque, et aussi ses textes tardifs, a eu le talent de conjoindre la représentation d'une parole orale qui se dédit, à un écrit qui, également, se déconstruit à mesure qu'il progresse.

3.3. Quelle subjectivité dans le langage ?

Cette discussion devrait avoir pour prolongement naturel une discussion sur les théories du sujet, et sur la dialectique du sujet, du langage, et du temps du langage. En effet, le *xx^e* siècle — et sa littérature s'en est faite le *porte-parole*, dans les deux sens du terme — a été obsédé par l'intersection problématique entre ascendance et descendance, mais aussi (les deux intersections sont en rapport), entre une théorie du sujet « positive », et une théorie du sujet absent, une annonce de la mort de l'auteur, au nom d'un être social « interpellé en sujet », selon un ordre du discours qui s'impose d'emblée à lui comme être de parole parlant au sein de cadres institués. Ce n'est pas le lieu ici de développer dans ce sens. Disons simplement qu'à nos

yeux, il faut tirer toutes les conséquences de la considération de Benveniste citée plus haut, et des remarques de Lafont et de Jacob sur le *loquor*. « C'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme sujet. » On échappe ainsi aux apories du « sujet absent », mais aussi à celle du « sujet plein », ou aux versions trop triomphalistes que nous livraient les théories énonciatives des années 1970-80, selon lesquelles tout gravitait autour d'un ego placé au centre du dispositif énonciatif¹. À travers cet ego surplombant² se trouve alors reconstruit subrepticement un dualisme, car l'immanence du discours est prise en charge de manière stable (et non dynamique) par une transcendance. Cependant, ce danger, toujours latent, de l'essentialisation de l'instance de discours peut être évité, dans la mesure où on instaure *une relation dynamique entre subjectivité et langage*.

Plus précisément, la subjectivité peut se construire *et* se moduler, se poser en retrait dans le système d'actualisation du discours, non pas en fonction des hasards inhérents à l'acte de parole individuelle, mais en fonction du système énonciatif construit en langue, et des associations syntaxiques privilégiées que prévoit le système. Autrement dit, les positions subjectives « en retrait » ne sont pas des accidents, voire des phénomènes d'effacement énonciatif, mais des saisies *in posse*, ou *in fieri*, dans la cinétique de production du message (Barbérís, 1998). Et c'est là — dans et par le langage — que se manifeste la mise à l'épreuve du sujet face au temps, et face à sa propre singularité, en tant que même et en tant qu'ipséité, ainsi que l'avait aperçu Ricœur (1990³).

Prendre la parole, se projeter dans le rapport à l'autre et au monde social que Lafont (1978) nomme la pulsion communicative, c'est, au sein de l'instant du dire, une version fondamentale du retournement du subir en agir. Dire est un acte, un acte social, qui entraîne d'autres actes : non seulement actes de langage, mais actes de transformation

1. La praxématique nous paraît avoir échappé à cette critique, dans la mesure où sa théorie de la personne résulte d'une dialectique même-autre de la personne et du *ça* (LAFONT & GARDÈS-MADRAY, 1976), et d'une actualisation, dont nous avons tenté de donner une version plus complète, intégrant les formes linguistiques émergentes et pré-réflexives de l'intersubjectivité (BARBÉRIS, 1998, et à paraître).

2. On peut en dire autant nous semble-t-il des figures démultipliées de la polyphonie linguistique initiée par O. Ducrot.

3. Particulièrement dans l'introduction, où il se confronte à la position nietzschéenne, et dans la *Première étude*, face aux remarques de Strawson (cf. BARBÉRIS, à paraître).

du monde. Car dire, c'est aussi faire faire. Le sujet individuel rencontre le *socius*, et l'univers expérientiel où se déploie sa praxis, autant dans sa parole, que dans son action sur le monde.

Le temps du loquor, temps vécu et habité par un sujet, est donc impulsé par un double mouvement contradictoire, ascendant et descendant, et de ce fait constamment sur le fil, entre passivité et activité, entre négativité et positivité du ressenti, dans la construction de la parole, dans le *nunc* où se jouent les tensions antagonistes que nous venons de définir.

Références bibliographiques

- BARBÉRIS J.-M., 1991, « L'oral en cadences, ou : "ratage" et régulation du discours », *Cahiers de praxématique*, 16, 125-153.
- BARBÉRIS J.-M., 1997, « Le sujet et sa praxis dans l'expression de l'espace : les énoncés de "mouvement fictif" », *Langages*, 127, 56-76.
- BARBÉRIS J.-M., 1998, « Pour un modèle de l'actualisation intégrateur du sujet », in J.-M. BARBÉRIS, J. BRES & P. SIBLOT (éd.), *De l'actualisation*, Paris, C.N.R.S.-Éditions, 199-218.
- BARBÉRIS J.-M., à paraître, « Les indices personnels dans les énoncés généralisants. Une actualisation émergente de la subjectivité ? », *Actes du XII^e colloque international de l'Association Internationale de Psychomécanique du Langage*, Limoges : Lambert Lucas.
- BARBÉRIS J.-M. & GARDÈS-MADRAY F.,
1986, « Ratages d'actualisation et évitement des temps et des personnes en production discursive orale », *Cahiers de praxématique*, 7, 37-62.
- BARBÉRIS J.-M. & MAURER B.,
1997, « Sur le "ratage" en discours oral », *L'Information grammaticale*, 77, 43-47.
- BARBÉRIS J.-M., BRES J. & SIBLOT P. (éd.),
1998, *De l'actualisation*, Paris, C.N.R.S.-Éditions.
- BENVENISTE É., 1966, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, rééd. Tel-Gallimard.
- BENVENISTE É., 1974, *Problèmes de linguistique générale*, vol. II, Paris, rééd. Tel-Gallimard.
- BRES J., 1994, *La narrativité*, Louvain-la-Neuve : Duculot.
- BRES J., 1997, « Habiter le temps. Le couple imparfait/passé simple en français », *Langages*, 127, 77-95.

- Cahiers de praxématique*, 7,
1986, « Praxématique et psychomécanique du langage », Montpellier III.
- Collectif, 1980, *La psychomécanique et les théories de l'énonciation*, avec une introduction d'A. Joly, Lille : Presses universitaires de Lille.
- COQUET J.-C., 1997, « Note sur Benveniste et la phénoménologie », in *La quête du sens*, Paris : PUF, 73-79.
- DÉTRIE C., SIBLOT P. & VERINE B. (éd.),
2001, *Termes et concepts pour l'analyse du discours. Une approche praxématique*, Paris : Champion.
- JACOB A., 1967/1992, *Temps et langage. Essai sur les structures du sujet parlant*, Paris : A. Colin.
- JACOB A., 1970, *Les exigences théoriques de la linguistique selon Gustave Guillaume*, Paris : Klincksieck.
- JACOB A., 1986, « Temps opératif et temps existentiel », *Cahiers de praxématique*, 7 (« Praxématique et psychomécanique du langage »), 19-27.
- GUILLAUME G., 1929/1968, *Temps et verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps*, Paris, H. Champion.
- GUILLAUME G., 1971, *Leçons de linguistique*, 1948-1949, t. 1, série A, Québec : Presses de l'université Laval.
- GUILLAUME G., 1987, *Leçons de linguistique 1947-1948*, t. 8, Québec : Presses de l'Université de Laval, et Presses universitaires de Lille.
- LAFONT R., 1978, *Le travail et la langue*, Paris : Flammarion.
- LAFONT R., 1984/1991, « Le langage et le temps, le temps du langage », *Cahiers de praxématique*, 4, repris in *Le dire et le faire*, Montpellier III, 321-343.
- LANGACKER R., 1987, *Foundations of cognitive Grammar*, vol. 1, Stanford, Cal., Stanford Univ. Press.
- ONO A., 2007, *La notion d'énonciation chez Émile Benveniste*, Limoges : Lambert Lucas.
- RICŒUR P., 1990, *Soi-même comme un autre*, Paris : Seuil.
- TOUSSAINT M., 1983, « Du temps et de l'énonciation », *Langages*, 70 : 107-126.